

Nous sommes en 1946 dans un petit village franc-comtois, non loin des rives du Doubs. Des épaves de camions abandonnées le long des routes montrent que la guerre est finie depuis peu, elle a laissé des cicatrices dans la population, des souffrances, des haines, des rancunes. Le soir, dans les fermes, on parle beaucoup de cette tuerie, des horreurs, des Allemands, des collabos, du maquis, des victimes. Si certains sont considérés, d'autres sont méprisés ; celui-ci ou celui-là est soupçonné de s'être enrichi grâce aux ennemis, puis à la fin, d'avoir fait partie de la résistance pour se blanchir. Dans les conversations, Hitler est chargé de tous les maux puisqu'il a perdu la guerre : il faut un responsable à toutes ces atrocités.

A cette époque, la boue recouvre la chaussée dès qu'il pleut, les villageois marchent donc en sabots, parfois en bottes, certains ont récupéré des vestes militaires qui sont usées et sales. Les radios sont des

petits meubles en bois verni et s'appellent postes de T.S.F., ils y écoutent religieusement les informations. Une seule automobile au village : la camionnette du fromager. La fromagerie est l'endroit où, matin et soir, les paysans apportent le produit de leur travail : le lait. Ils y viennent en poussant leurs petites charrettes chargées de "bouilles", ceux des fermes éloignées ont attelé un âne ou un cheval, après être pesé, le lait de chacun finit dans la grande chaudière. Les gens discutent, certains évaluent la production de leurs voisins : "Ça fera beaucoup de sous !" Aujourd'hui, le fromager, monsieur Vigot, est soucieux car son épouse est sur le point d'accoucher, la naissance est imminente. Venue à bicyclette dans l'après-midi, la sage-femme, secondée par deux villageoises, s'affaire autour du lit de la future mère. A tout moment, le mari gravit les escaliers pour aller aux nouvelles, puis, de nouveau devant son pèse-lait, il se fait charrier par les agriculteurs. Soudain, depuis la chambre on crie : "Ça y est, c'est un garçon !" Brouhaha dans la fromagerie... Un garçon ! Le père est content, comme si ça valait mieux qu'une fille, il monte, s'informe sur la santé de son épouse et regarde le nouveau-né : « C'est un sacré gaillard ! » dit-il en tirant une bouffée sur le mégot coincé entre ses lèvres. L'enfant fait connaissance avec la fumée de tabac dès le premier jour de sa vie. Adrien Vigot est né ; c'est un bébé de race blanche, avec cheveux foncés, yeux noirs, comme il y en a des milliers, ni plus beau, ni plus laid. Il vient de sortir du ventre de sa mère pour commencer son exis-

tence en pénétrant dans ce monde dont il ignore tout, mais qui, déjà, l'a fait français, administré, et consommateur. Sera-t-il sensible ? Turbulent ? Intello ou manuel ? Personne ne sait.

Le nouveau-né, matière première malléable, sera modelé par l'éducation, qui le marquera avec des principes, des complexes, des sentiments..., la personnalité de l'enfant se développera de telle ou telle façon, suivant son environnement, sa famille... Une heure après la naissance, tous les villageois sont au courant de "l'heureux événement", heureux pour qui ? Pour cet expulsé du ventre où il était au chaud et tranquille ? Quelques jours plus tard, madame Vigot, femme robuste, est de nouveau sur pied, tous la complimentent d'avoir réussi un si beau bébé, évidemment, ce ne sont que des formules de politesse, mais ça fait plaisir. L'enfant, en bonne santé, est élevé suivant les normes et les principes d'hygiène de l'époque. Le baptême a lieu un mois plus tard, il faut baptiser d'urgence sinon, en cas de malheur, il risquerait de ne jamais voir le paradis ! Alors, comme on vaccine, les parents font le nécessaire, bref, Adrien sera catholique, héréditairement, il n'aura rien choisi.

Depuis sa naissance, ne pouvant ni se déplacer, ni s'alimenter seul, Adrien dépend totalement de ses parents, et s'exprime seulement par des cris sou-

vent mal interprétés. C'est madame Vigot qui s'occupe des enfants, du ménage, des courses...le mari fabrique du fromage et fait la sieste, il est pour la femme au foyer. Lors de ses premiers pas, le bambin heurta un coin de table, et fut marqué d'un bleu au front. Monsieur Vigot, furieux, disputa sa femme qui, d'après lui, surveillait mal son fils ! Résultat : une violente scène de ménage. Le tempérament nerveux de la femme confronté à celui coléreux du mari, créent souvent des tensions et "les étincelles" retombent sur les gosses. A l'école, les parents d'Adrien ont appris les départements avec leur chef-lieu, les noms des généraux, les dates des grandes batailles et bien des choses qui ne leur servent pas beaucoup, comme « le chant du départ » par exemple, mais on les a laissés ignorants sur ce qui aurait pu être utile pour l'équilibre de leurs enfants ! Pas de pédagogie. Tout va bien, jusqu'à la première rentrée scolaire ; Adrien, d'un tempérament calme, peu turbulent, joue souvent avec sa sœur Claudine, aînée de deux ans. Pour le garçon, l'éducation, se résume à obéir aux parents et à ne pas commettre de péché : il ne faut pas mentir, jouer avec sa "zézette" et dire "Nom de Dieu" comme son père en colère. Monsieur Vigot a aussi la fâcheuse manie de répéter à son fils : "Tu verras quand tu iras à l'école, la maîtresse te dressera." Il présente l'institutrice comme une mère fouettarde, ce qui n'encourage pas le garçon.

Un enfant cherche à découvrir les choses qui l'entourent, et naturellement, il s'intéresse au briquet,

objet magique d'où jaillit la flamme pour la cigarette du père. Les parents bienveillants lui ont interdit : « Tu fumeras quand tu seras un homme, ce n'est pas pour les enfants ». Le fromager envoie parfois Adrien acheter son tabac au magasin à côté, et, avec la monnaie, le garçon a droit aux friandises, aux cigarettes en chocolat... Dans ce même commerce, des sucreries pour lui, du tabac pour papa, du plaisir de la bouche pour chacun. Pour le journal, les timbres Poste, etc... on habitue le gamin à entrer dans ce magasin accueillant, où ça sent bon et où l'on vend de la mort.

Voici donc ce jour terrible où Adrien met les pieds à l'école. Sa maman l'accompagne jusque devant la porte, lieu de la séparation. Il a le cœur gros ! Extrait de l'univers sécurisant de sa famille le voici livré à cette étrangère ; la maîtresse, qui a une voix puissante, ce qui impressionne l'enfant sensible. Elle aura tous les pouvoirs sur lui, le dominera sans cesse du haut de son estrade, de son bureau, de son état d'adulte ; elle le commandera, le jugera, le récompensera ou le punira, en imposant sa loi, son règlement, son programme, ses horaires, sa norme... Devant l'institutrice, il se sentira inférieur, impuissant, coupable, redevable, vulnérable, obligé, elle dessinera en lui : l'autorité. Comme pour tous les mammifères, les petits d'homme ont besoin de la présence rassurante de leur mère, les en arracher trop tôt pour l'école, est contre nature et fera plus tard des adultes stressés. Se débarrasser des enfants en bas âge pour les confier à un système hiérarchique correspond à un sevrage prématuré.

A la communale du village, il n'y a pas de maternelle, on entre directement au cours préparatoire et, comme les enfants du même âge sont peu nombreux, tous se retrouvent dans la classe unique, de la première année au cours de fin d'études, ce qui signifie que les

grands et les petits sont ensemble. Voilà pourquoi Adrien est sans arrêt embêté dans la cour, par Ginette, une grande blonde de douze ans : à chaque occasion, elle gifle le garçon ou lui envoie un coup de pied ; se sentant trop faible, il n'ose pas se défendre. En récréation, l'institutrice oblige les élèves à jouer à la balle au prisonnier, ou aux gendarmes et aux voleurs, ce sont souvent les voleurs qui gagnent, Adrien n'aime pas ces jeux, mais il doit obéir. D'un tempérament calme, il n'a pas beaucoup de problèmes en classe, ce qui le gêne le plus, c'est sa distraction. Oui, il est distrait ! Tellement qu'un matin il est allé à l'école avec son pantalon mis le devant derrière ! Tous ses camarades ont ri, et depuis, l'ont surnommé Dagobert, le garçon émotif est devenu rouge comme un coquelicot.

Aujourd'hui, suite à une bousculade dans la cour, Adrien est en bagarre avec le fils de l'institutrice, quelle histoire ! Après quelques échanges de coups, le voilà qui saigne du nez et, paniqué à la vue de son sang, il court se réfugier chez ses parents. Monsieur Vigot constatant son fils blessé, voit rouge et bondit hors de la fromagerie, pour surgir au milieu des élèves à secouer le fils de la maîtresse ! Adrien, confus, mal à l'aise, craint d'être pris en grippe par l'institutrice, et, pour diminuer l'angoisse qui en résulte, il s'efface, n'ose pas s'affirmer. Dans les villages, l'enseignant connaît bien les parents, et peut développer plus ou moins d'affinité avec telle ou telle famille. Ici, à treize heures, la maî-

tresse prend le café tous les jours chez Quenot ; est-ce un hasard si chaque mois les deux premiers de l'école sont des enfants Quenot ? Adrien se sent lésé, il a l'impression qu'on lui vole sa place, et se décourage. Le classement est général, tous cours confondus, comment peut-on comparer un élève du cours préparatoire avec celui de fin d'études ? Pourquoi vouloir toujours classer les gens, puisqu'aucun être humain n'est identique à un autre ? Pourquoi développer l'esprit de compétition en favorisant la norme individualiste et non l'esprit d'entraide et de solidarité ? L'élève réussit son devoir et a une bonne note, il est fier d'avoir devancé son camarade, les autres ne sont que des concurrents.

Madame Vigot contrôle le travail de ses enfants ; dès le retour à la maison, elle interroge son fils : « qu'as-tu fait ? As-tu été sage ? Ta récitation ? » Il ne rentre pas chez lui pour passer en revue les matières où il s'est senti peu brillant ! Alors, souvent il reste muet, ce qui évite le mensonge ou la réprimande, et sa mère se plaint : « Il ne me dit jamais rien ! » Quelle joie les jours où, arrivé à l'école, il apprend qu'il n'y a pas classe pour cause de grève ou de maladie ! Parfois, il fait semblant d'avoir mal au ventre afin de rester à la maison mais ça ne marche pas, madame Vigot n'étant pas dupe, il va donc à l'école parce qu'on l'y envoie ; les parents, la nation entière, tout est contre lui. Sur son banc, en classe, trouvant le temps long, il regarde par la fenêtre, voler les hirondelles.

Les élèves de fin d'études, plus âgés, font des gestes simulant l'acte sexuel ; Adrien ne comprend pas, à ses yeux, ils ont un comportement bizarre, il croit encore que les enfants naissent dans les choux. Quand la grande Yvonne, toute fière d'être déjà formée, a dégrafé son corsage pour montrer ses seins à Fernande, il a voulu voir, lui aussi. « Non, ça ne regarde pas les garçons. » Il s'est senti écarté, sans savoir pourquoi, chez Vigot le sexe est tabou. C'est sa sœur, Claudine, qui le mit au courant, en tentant de lui expliquer, d'après ce qu'elle savait, bref, ce jour-là, Adrien a compris qu'il ne fallait plus aller dans le potager pour trouver des nouveau-nés.

L'âge d'entrer à la communale correspond aussi au catéchisme, Adrien y va deux fois par semaine. Evidemment, c'est facile de faire main basse sur cette âme, il est crédule comme tous les enfants, il croit aux contes de fée et au Père Noël, alors comment résisterait-il à l'éducation religieuse imposée par des autorités comme monsieur le curé et les parents ?

Adrien a déjà pris forme, il n'est plus ce petit être neuf comme à sa naissance. La société par ses coutumes, son éducation, son environnement médiatique, sa religion, a commencé l'ébauche d'un Français moyen, conforme, avec des opinions normalisées. Beaucoup d'enfants sont élevés suivant les principes de moralité de leurs parents qui, eux aussi, ont été éduqués par les leurs et ainsi on transmet de façon héréditaire, des erreurs, des tabous et des niaiseries. A cette époque le monde est divisé en deux, le bloc socialiste et les occidentaux ; pour imposer la société libérale on utilise les médias ; les chansons à texte sont balayées par le Rock, les films montrent des braves cow-boys, en espionnage, les mauvais sont le KGB, les soldats libérateurs sont les nôtres ou US, etc.... Influencés, les enfants jouent aux cow-boys et aux indiens, ils se fabriquent des arcs en noisetier et le moindre morceau de planche devient un fusil, les rues du village se transforment en champs de bataille où s'affrontent des gamins nommés Buffalo Bill, Kid, Johnny... Adrien s'identifie à son héros qui n'est qu'une brute violente et super virile tuant son prochain pour un oui ou un non, exterminant des Apaches comme s'ils étaient des animaux nuisibles. Non seulement ces his-

toires gommant la culture européenne, mais elles imposent un modèle d'homme dur, rude, sans pitié, à Adrien qui voudrait ressembler à son cow-boy. Quelle déception quand il constate qu'il n'est ni fort, ni courageux comme le Kid, mais faible, vulnérable : humain. Il se sent inacceptable par rapport à son idéal, et, donc, refoule sa sensibilité, sa partie féminine ; Il veut jouer les durs, quelle honte un homme qui pleure !

D'après monsieur Vigot, Adrien n'est pas actif, et passe son temps à jouer alors qu'il y a du boulot ! Le père s'énerve contre son fils qu'il faut réveiller à onze heures du matin ! Quel fainéant ! Lui, à son âge, se levait à six heures ! Souvent la colère éclate. Le garçon impressionnable, se sent persécuté, et n'ose pas répondre, la mère entendant crier, accourt et prend naturellement la défense d'Adrien, elle protège cet enfant sage qui manque un peu de personnalité. C'est un comble de se faire engueuler par sa femme à cause de ce petit con d'Adrien !

Pendant le repas, à l'heure des informations, monsieur Vigot impose le silence à toute la famille, Adrien n'ose même pas renifler. Nous sommes en pleine guerre d'Algérie et d'après la radio, les fellaghas sont détestables tandis que les braves soldats de l'armée nationale sont blancs comme des moutons. Il faut se méfier des Arabes ! La propagande, sur les ondes, ressemble au

schéma des bandes dessinées ; il y a les bons et les mauvais, les bons, c'est nous, naturellement. Nous ne sommes en Algérie que pour construire des écoles et des routes !

Adrien est habitué à voir son père fumer, celui-ci a souvent un mégot à la bouche, et quand il parle, le mégot vibre, bouge, s'articule, comme s'il faisait partie des lèvres. Le fromager roule ses cigarettes, ce qui demande de la dextérité. Avec le briquet, il allume en penchant légèrement la tête de côté, afin d'éviter de se brûler et de se salir le nez avec la fumée noire de la flamme, qui sent l'essence. Il travaille laborieusement, et de temps en temps, s'arrête pour souffler, c'est-à-dire pour griller une cigarette. Fumer devient synonyme de pause, de détente dans l'esprit d'Adrien. Le soir, lors de la pesée du lait, les paysans s'offrent des cigarettes, ils rient, parlent, chahutent, et fument ; Quelle ambiance ! Les enfants n'ont pas droit à cette substance réservée à la caste des hommes, ils doivent attendre d'être adultes.

Il n'y a pas beaucoup de distractions à la campagne, juste le cinéma paroissial avec deux séances par mois. Adrien ne rate pas une projection, il est absorbé par l'écran où l'inspecteur de police tire sans arrêt sur sa pipe et lâche des nuages de fumée, cela semble essentiel pour le déroulement de l'enquête ! Dans l'esprit du jeune Adrien, le tabac est valorisé en étant assimilé à de la réflexion, de l'activité cérébrale...il est aussi utilisé

comme moyen d'expression des émotions ; la façon d'allumer, d'expirer la fumée, deviennent des attitudes à imiter. Les films américains imposés en cette période de guerre froide, montrent des cow-boys avec cigares. Les acteurs des films ont perçu des milliers de dollars, offerts par les cigarettiers, simplement pour fumer à l'écran. Ces idoles, aimant beaucoup plus l'argent que la santé de leur public, permettent ainsi, à l'industrie du tabac, de renouveler leurs clients décédés.

La famille Vigot, catholique pratiquante, a décidé d'envoyer le jeune Adrien à l'école libre, demander l'avis au garçon ? A quoi bon. Donc la mère annonce à son fils qu'à la rentrée prochaine, il ira à Saint-Jo, dans la petite ville voisine. La pension coûte cher, aussi lui fait-on sentir que l'on se sacrifie, à cet ingrat.

La famille au complet accompagne Adrien en pension, lui ne dit mot, trop anxieux d'aller vers cet univers inconnu. Monsieur Vigot ne dépasse jamais le 70 km/heure au volant de son fourgon, c'est déjà une vitesse à cette époque, car les routes sont bosselées et bordées d'arbres, les occupants du véhicule sont drôlement secoués. L'abbé, le directeur de Saint-Jo, leur a donné l'adresse de madame Vuriard où Adrien pourra loger puisqu'il n'y avait plus de place à l'internat.

Chez madame Vuriard, les parents discutent des modalités de paiement, ce sera plus cher que prévu, tant pis. Voici déjà l'heure de la pesée du lait, les époux Vigot doivent donc rentrer à la maison. La valise d'Adrien est déposée dans la chambre et le père dit au revoir à son fils en tentant de le rassurer, sa sœur Claudine ajoute : « t'en fais-pas, tu seras bien... », et sa mère le serre dans ses bras, puis, tous l'abandonnent. Depuis le pas de porte, Adrien regarde s'éloigner la voiture sur la route mouillée, les passagers agitent leurs mains à travers les vitres noires, ensuite, plus rien. Seul, timide, il se réfugie dans sa chambre située à l'étage, dont la fenêtre donne sur la cour intérieure où sont les W.-C.

Madame Vuriard est une veuve sexagénaire qui ne rate jamais sa messe, et a accroché des crucifix dans chaque pièce de la maison. Elle garde aussi l'un de ses

petits-enfants, âgé de huit ans, une vraie peste. Adrien se sent l'étranger, le mal-aimé, et ne se défend pas quand la petite peste l'ennuie, croyant que madame Vuriard défendra son petit-fils, celui-ci en profite et ça devient vite le cauchemar. La veuve a pris Adrien en pension pour arrondir sa retraite, alors pour se sentir accepté il doit être rentable, aux repas, il a l'impression qu'elle compte les centimes perdus à chaque bouchée, il n'ose pas se resservir. L'argent empoisonne déjà sa vie.

Le pire, dans cette pension de famille, est le dimanche, car la mamie a eu huit enfants, tous mariés et, comme des immatures, ils débarquent à chaque fin de semaine pour envahir la maison trop petite. Ils sont tous là, avec leur beau costume ou leur belle robe, leurs bijoux, leur gros ventre, leur grande gueule et leurs gosses. Ça fait du monde ! Adrien ne sait pas où se mettre, il rentrerait bien dans son village, mais l'abbé a imposé : une sortie toutes les trois semaines. La veuve cuisine mieux que d'ordinaire et quand ils sont tous là, souvent, il faut aller chercher une chaise chez des voisins, Adrien se sent coupable d'être présent, en trop. On est serré à table, le garçon, très mal à l'aise, n'ose parler et a constamment peur d'une maladresse. Durant le repas, quel vacarme ! Ils sont tous allés à la messe et, en conversation, chacun fait son commentaire sur le sermon, sur le voisin, aussi sur Adrien qui s'est dissipé pendant l'office. Le marchand de vin, fils aîné, gronde : " Ne pas écouter le sermon, passe encore, mais faire l'âne pendant